

Entre le nord de la Libye et le sud de l'Italie, la mer Méditerranée est la dernière étape à franchir pour les migrants qui rêvent de rallier l'Europe. Cet été, sur cette voie souvent fatale, notre reporter **Pierre Terraz** a embarqué à bord de l'*Ocean Viking*, un navire affrété par l'ONG SOS Méditerranée, afin de plonger dans ce drame hélas! ordinaire qui interroge nos valeurs éthiques et la notion même d'hospitalité.

Texte et photos **Pierre Terraz**



# MIGRANTS AUX FRONTIÈRES DE L'HUMANITÉ



Sauvetage mouvementé de 57 personnes entassées dans un canot pneumatique au large des côtes libyennes.

## SAMEDI 24 JUILLET LEVEZ L'ANCRE!

**Il est 11 heures du matin.** *L'Ocean Viking* s'éloigne du port sicilien d'Augusta jusqu'à ce que la terre disparaisse au-delà de l'horizon salé. Nous naviguons vers les eaux internationales, au large des côtes nord-africaines. C'est sur ce désert bleu que des personnes venues du monde entier tentent chaque jour de rallier l'Europe à bord d'embarcations de fortune, au départ de la Libye. Entre les deux continents, la mer s'étend sur plusieurs centaines de kilomètres. L'étendue reste sauvage en dépit de la présence de l'industrialisation:

baleines, courants, vagues et vents se mêlent aux nombreux paquebots et aux plateformes pétrolières qui s'y trouvent. Elle est aussi découpée en plusieurs zones juridiques. Jusqu'à 12 miles au-delà des côtes, nous sommes en eaux territoriales: un espace sur lequel l'État côtier est complètement souverain. Dans un rayon de 24 miles, la zone contiguë aux eaux territoriales permet encore d'exercer quelques droits de poursuite et d'arrestation, notamment contre les trafics d'immigrants illégaux. Au-delà, nous entrons dans la zone de recherche et de sauvetage. Située au cœur des eaux internationales,

cette zone n'est régie par aucun droit précis, sinon par l'obligation pour les États les plus proches de coordonner une assistance à toute vie humaine qui serait en danger. C'est là que nous patrouillons, en prenant garde à ne jamais violer les différentes souverainetés étatiques qui nous entourent.

Pour les semaines à venir, me voilà donc embarqué avec un équipage de vingt-deux marins-sauveteurs, tous des professionnels de longue date employés par l'ONG SOS Méditerranée. Leur but revendiqué est de porter assistance aux personnes en péril en mer, faute d'action concrète de la part des

•• gouvernements européens. Je les suivrai dans ce quotidien jour et nuit. De la recherche des embarcations en détresse aux opérations de sauvetage – normalement opérées par les États côtiers –, je veux constater l'ampleur du naufrage humanitaire qui a lieu ici, aux portes de l'Europe, comprendre les raisons qui poussent tant de désespérés à fuir leur pays et celles qui font de cette route migratoire la plus mortelle du monde.

Tandis que nous progressons au milieu de cette gigantesque étendue plate, uniforme, quelque chose semble déjà ne plus exister: les frontières. Une frontière, lorsqu'elle est naturelle et matérialisée par des montagnes ou un désert, a sa charge d'évidence; c'est ainsi qu'on admet sans se poser de questions que la France soit séparée de l'Italie par les Alpes. Or, ici, rien de tangible. Lorsque la frontière est *seulement* politique, qu'elle ne doit son effectivité qu'à un tracé arbitraire sur une carte, elle en devient insaisissable, sa raison d'être ne se lit pas dans le paysage. La mer, fluide par essence, nous invite à une délocalisation totale, elle supprime les repères familiers. Et ce n'est pas un hasard si les eaux internationales sont le lieu des trafics, de la piraterie. Le philosophe Carl Schmitt (1888-1985) – de douteuse mémoire, car il s'engagea pour le III<sup>e</sup> Reich avec un mélange d'opportunisme et de fervueur – définissait pour cette raison la mer comme un espace « *anémique* », sans règles. Contre la terre ferme, cadastrée et administrée, la mer libre, sans foi ni loi.

Cette analyse conserve sans doute une part de justesse. Et pourtant, en milieu maritime, il existe un code de sauvetage assez précis, et de multiples acteurs – gardes-côtes, humanitaires, pêcheurs, passeurs... – défendent chacun leurs intérêts propres, leur portion de territoire. Ils ont leurs règles d'action, implicites ou explicites. Mais la question qui m'occupe n'est pas seulement de droit, elle est aussi éthique: comment ces acteurs réagissent-ils concrètement face à des voix, des visages réels, des vies humaines en danger?

#### JEUDI 29 JUILLET SEULS SUR LE CIMETIÈRE

**Cinq jours plus tard.** Nous sommes dans les eaux internationales, au large de Malte, lorsque nous prenons connaissance de ce message sur le pont supérieur du navire: « *Ocean Viking, veuillez noter que le centre de coordination et de sauvetage de l'île de Malte n'a pas sollicité votre intervention. Par conséquent, toute opération d'interception d'un navire de votre part ne pourra pas être soutenue.* »

Arrivé dans la nuit, ce message fait suite à plusieurs heures de recherche acharnée, après que nous avons reçu l'appel à l'aide d'une embarcation en détresse et de vagues coordonnées indiquant une position au large de l'île. D'un ton sibyllin, c'est ainsi que répondent les autorités locales aux exhortations du capitaine à nous aider à localiser les naufragés. Plus tôt dans la soirée, le commandant de bord a pourtant tenté de les contacter une

quinzaine de fois par téléphone, sans jamais obtenir de réponse. Et si être joignable en permanence fait partie de leurs obligations légales, ces agents de l'administration s'en défont sans trop de scrupule. L'équipage semble habitué à de tels comportements de la part des Européens, qui ne déploient généralement pas les moyens nécessaires pour venir au secours des naufragés. Il en va de même côté nord-africain, où l'approche est même bien moins diplomatique: fin juin, des gardes-côtes libyens ont tiré à balles réelles sur une embarcation d'une soixantaine de personnes pour tenter de l'arrêter. Quelques jours plus tard, l'Europe renouvelait quand même son soutien financier et matériel à la Libye pour freiner les départs, révélant une réalité tragique: personne ne veut des migrants. Après cet épisode a surgi un sentiment d'amertume parmi les marins-sauveteurs, dont la présence ici semble parfois vaine et méprisée.

« *Pour moi, c'est avant tout un acte politique que d'être là*, explique Fulvia, une jeune Italienne membre de l'équipage, *nous pallions un manque cruel de responsabilité de la part de l'Europe, qui pratique une politique de l'autruche et déroge à son devoir de sauvetage.* » Charlie, un vieux loup de mer engagé en Méditerranée depuis des années, ajoute: « *Je ne peux pas accepter l'idée que les États européens utilisent la mer comme outil de contrôle aux frontières. La traversée de la Méditerranée est un processus qui tue les plus faibles et permet aux plus forts de survivre. Utiliser la mort comme moyen de réguler un flux migratoire est inacceptable.* » Tous les membres de l'équipage semblent porter en eux une certaine rancœur vis-à-vis d'un processus d'accueil migratoire dysfonctionnel, ainsi qu'une haute idée de l'humanisme. Yann, l'un des quelques Bretons à bord, raconte son histoire plus en détail: « *Avant de m'engager en mer, j'ai suivi des études d'anthropologie au Muséum national d'Histoire naturelle, à Paris. Plus jeune, j'ai été bouleversé par la lecture des Lances*

## « Utiliser la mort comme moyen de réguler un flux migratoire est inacceptable »

CHARLIE, MARIN-SAUVETEUR SUR L'OCEAN VIKING



Un bateau en bois transporte plus de 400 migrants, dont des dizaines dans la cale.



Après chaque intervention, les gilets de sauvetage sont désinfectés.



Faute de place, les 555 naufragés dorment à même le sol sur le pont de l'*Ocean Viking* parfois arrosé par les vagues.

## « L'étranger, "on peut refuser de le recevoir, si le refus ne compromet point son existence" »

EMMANUEL KANT, *PROJET DE PAIX PERPÉTUELLE*

du crépuscule [1993] de Philippe Descola, d'où ma vocation. Comme lui, j'ai décidé de partir à la rencontre des Indiens jivaro en Amazonie. J'avais seulement 18 ans à l'époque, je suis parti seul, sans rien. Je me suis débrouillé pour parvenir jusqu'à eux en pirogue et j'ai monnayé l'hospitalité en leur donnant des objets que j'avais emportés, ce qui m'a permis de rester plusieurs semaines. » Une vie aventureuse et généreuse qui me rappelle cette formule de Jacques Derrida, dans *De l'hospitalité* (1997) : « Un acte d'hospitalité ne peut être que poétique. » Dans cet essai cosigné avec Anne Dufourmantelle, le philosophe défendait qu'à l'égard d'un étranger, deux attitudes différentes sont possibles : l'invitation, si j'approuve au préalable sa présence et le reçois en fonction des règles que je définis, et la *visitation*, quand je lui laisse ma maison librement ouverte. Dans le premier cas, l'hospitalité est conditionnelle ; dans le second, elle devient inconditionnelle, pure, absolue. Voilà donc qu'au cœur de la Méditerranée, ces deux

visions du monde semblent s'opposer et se combattre selon un schéma quasi manichéen. Un face-à-face idéologique anticipé par Derrida : « Sans cesse nous guettera ce dilemme entre, d'une part, l'hospitalité inconditionnelle qui passe le droit, le devoir ou même la politique, et, d'autre part, l'hospitalité circonscrite par le droit et le devoir. » D'une part, en effet, cette sorte de monstre administratif européen, refusant d'intervenir dans une situation catastrophique à ses portes, qui se protège derrière quantité de procédures bureaucratiques pour justifier son inaction. D'autre part, des humains qui veulent sauver des vies sans distinction d'âge, de couleur de peau ni d'origine, au nom de quelque chose de supérieur à eux-mêmes. Mais cet utopisme non gouvernemental est-il vraiment suffisant ? Cette année, le nombre de migrants morts en Méditerranée a plus que doublé par rapport à 2020. Un phénomène qui s'explique notamment parce que les ONG présentes sur le terrain le sont

de moins en moins tous les ans. En cause : les entraves imposées par les gouvernements qui les accusent de faciliter l'entrée illégale sur leur territoire et retiennent régulièrement les navires dans les ports.

Voilà bientôt six jours que nous naviguons et, malgré des conditions météorologiques favorables, nous n'avons encore trouvé que des épaves à la dérive. Le temps paraît interminable pour un équipage laissé à lui-même sur ce gigantesque cimetière flottant, devant rester sur ses gardes jour et nuit, se tenir toujours prêt à intervenir en dépit de longs moments d'errance.

### SAMEDI 31 JUILLET VIVANTS À L'HORIZON

À l'aube, l'alarme a retenti pour la première fois sur les radios de l'équipage : l'un des marins-sauveteurs a repéré aux jumelles une embarcation en danger. Vers 7 heures du matin, deux canots pneumatiques ●●

# « Mon fils est né dans la guerre, il n'a encore jamais rien connu d'autre dans sa vie. Ici, c'est la première fois qu'il reçoit autant d'attention »

UN MIGRANT SYRIEN RECUEILLI PAR L'OCEAN VIKING

●● d'intervention rapide sont mis à l'eau pour se diriger vers un bateau gonflable charriant une soixantaine de personnes.

Le premier contact fait partie des moments les plus délicats de toute opération de sauvetage : par expérience, les migrants pensent d'abord qu'ils seront capturés plutôt que secourus. Il faut déterminer le bon interlocuteur pour nous présenter – en anglais, en français ou en arabe en fonction des pays d'origine des passagers –, adopter un ton ferme mais protecteur pour contrôler et rassurer la foule. Puis, il faut déterminer s'il y a des enfants, des femmes enceintes, des morts ou des blessés, distribuer des gilets de sauvetage en suivant cet ordre de priorité et évacuer le rafiote. Ces étapes d'un protocole bien rodé, que les sauveteurs s'efforcent d'appliquer à la lettre en toutes circonstances, sont la condition pour que la situation ne devienne pas tragique. Un seul gilet de sauvetage jeté trop brusquement pourrait causer un mouvement de foule fatal, détruisant la fragile structure d'une embarcation précaire et surchargée, éparpillant les naufragés entre les vagues sur plusieurs kilomètres. Deux heures plus tard, 57 personnes se trouveront en sécurité sur le pont de l'*Ocean Viking*, qui prendra enfin vie. Le début d'une impressionnante série de six sauvetages consécutifs qui ne se terminera que trente-six heures plus tard.

## DIMANCHE 1<sup>er</sup> AOÛT L'ENFER SUR MER

La journée d'hier semble s'être éclip­sée en un clin d'œil, alors que l'*Ocean Viking* n'a cessé de porter assistance à plusieurs embarcations en détresse. Il est bientôt 2 heures du matin, et voilà que nous arrivons sur une scène apocalyptique. Le constat est le suivant : une embarcation en bois remplie d'eau transporterait plus de 400 personnes, dont une quarantaine déjà décédées et une centaine tombées par-dessus bord. De longues heures de sauvetage aboutiront finalement à la récupération de 253 survivants, mais le soulagement d'être en vie ne se lira sur aucun visage cette nuit-là. D'autant plus que les nombreux appels à l'aide envoyés aux

autorités n'auront été, une fois de plus, jamais entendus.

« Refuser clairement d'intervenir pour ne pas avoir à récupérer les migrants, c'est une chose... mais ne pas venir stabiliser le bateau en attendant notre arrivée, et même ignorer nos appels à l'aide, c'est les laisser mourir dans l'ombre ! Le code de conduite maritime est pourtant clair à ce sujet », s'indigne à nouveau un membre de l'équipage. À raison ? Ce code mentionne en effet que les gouvernements proches doivent normalement prendre « de toute urgence les mesures nécessaires pour fournir toute l'assistance possible » à une personne en péril, même si celle-ci se trouve hors de leur territoire. Et ce, « indépendamment de la nationalité ou du statut de cette personne ou des circonstances dans lesquelles elle a été trouvée ». Aucune exception faite, donc, pour les migrants illégaux qui, une fois secourus, n'ont pas pour autant acquis le statut de réfugiés. La règle, qui paraît juste en théorie, me rappelle un principe déjà énoncé par Emmanuel Kant dans le *Projet de paix perpétuelle* (1795) : l'étranger, « on peut refuser de le recevoir, si le refus ne compromet point son existence ».

Seulement, dans les faits, les seuls acteurs absents de ce sauvetage ont justement été les autorités. Devant la gravité de la situation, plusieurs bateaux de commerce ont dévié leur trajectoire pour venir nous éclairer, et deux autres navires de sauvetage appartenant à des ONG – *Sea-Watch 3* et *Nadir* – sont venus en renfort. À bord, le plus jeune migrant à avoir trompé la mort n'est âgé que de 3 mois.

## MARDI 3 AOÛT L'ARCHE DES NOYÉS

Ce sont désormais 555 naufragés que nous transportons. Bien au-delà de leur nombre, le trouble n'est que plus grand en côtoyant ces êtres humains et en découvrant leur histoire. Si uniques et en même temps si analogues, elles ont la souffrance comme dénominateur commun. Pour tous, le voyage a été une épreuve inimaginable. Et, finalement, peu importe les raisons qui ont poussé ces gens à quitter leur pays – exilés politiques ou migrants économiques –, en discutant avec

eux, on aurait envie d'accorder à chacun le droit à une vie meilleure.

Sur le pont, un jeune Camerounais d'une vingtaine d'années demande spontanément à raconter son périple. Après avoir fui son pays, où il n'arrivait pas à joindre les deux bouts, il se rend en Libye sur les conseils d'une connaissance, pensant y trouver du travail. « Là-bas, je suis resté deux ans en prison. Les Noirs y sont considérés comme une marchandise. Quand on se fait attraper, on est vendu et jeté dans des centres de détention. Puis, ils appellent ta famille pour demander une rançon, ils expliquent que, si personne ne paye, on te tuera. » S'ensuit une série de tortures : pieds humides reliés à des câbles électriques, gouttes de plastique fondu aspergées sur le dos nu de la victime. Les parents, à l'autre bout du fil, entendent les hurlements de leur enfant mais ne peuvent pas payer la somme demandée. « J'ai compris que je devrais travailler pour gagner de quoi satisfaire les gardiens, puis les passeurs pour prendre la mer. J'ai travaillé tous les jours avec une Kalachnikov posée contre la tête, parfois sans être payé. Je ne m'arrêtais jamais, même quand mes mains me faisaient terriblement mal. Dans notre cellule, les gardiens violaient les femmes et nous forçaient à regarder. Un jour, ils ont donné une arme à mon ami et lui ont demandé de tirer sur d'autres prisonniers. On a tous fermé les yeux. » Certains auront passé deux mois dans l'enfer de la Libye, d'autres jusqu'à huit ans. Tapi dans un coin, un mineur non accompagné murmure à son tour : « Moi, j'ai été vendu comme esclave à 14 ans. Je travaillais dans la construction de maisons. » Il en a 17 aujourd'hui et rêve encore d'Europe. « De toute façon, je n'ai plus le choix. Je ne peux pas rentrer chez moi : je serais rejeté, je deviendrais la honte de ma famille », regrette-t-il. De l'autre côté du pont, un Syrien de 12 ans continue de jouer entre les cordes malgré l'exaspération de ses proches. Son père explique : « Ce gosse est né dans la guerre, il n'a encore jamais rien connu d'autre dans sa vie. Ici, c'est la première fois qu'il reçoit autant d'attention. » L'acte de délicatesse se résume pourtant à quelques rations de survie et morceaux de cartons distribués pour éviter de dormir à même le sol. Une autre Syrienne, 53 ans, explique les raisons de sa traversée plus en détail : « Je n'ai jamais voulu quitter mon pays ! En 2014, quelqu'un a pris une photo de ma fille de 17 ans lors d'une manifestation pacifique à Damas. Ils voulaient l'arrêter, alors nous avons décidé de fuir en Égypte par avion, puis nous sommes entrés clandestinement en Libye. Là-bas, c'était l'horreur. Des hommes armés ont tiré dans le dos de mon gendre pendant qu'il travaillait, mon mari et mon fils cadet se sont fait kidnapper. Nous avons dû payer une rançon pour les libérer, ●●



« Les migrants perdent leur place sur Terre, ils sont catapultés dans un nulle part [...], un lieu sans lieu, qui existe de lui-même, est fermé sur lui-même »

ZYGMUNT BAUMAN, *L'AMOUR LIQUIDE*

*En haut*: plusieurs migrants se déshabillent pour éviter d'être brûlés par les taches d'essence sur leurs habits. *En bas*: épuisés par la houle et un soleil intense, les survivants attendent que l'*Ocean Viking* ait l'autorisation de débarquer.



•• mais ils sont revenus dans un état atroce, couverts de sang. Mon mari est mort quelque temps après. Je suis malade, j'ai besoin d'une greffe du foie. Aucun traitement de ce type n'existe en Libye, c'est pourquoi j'ai décidé de rejoindre l'Europe. À ma première tentative, j'ai donné 2500 dollars au passeur pour traverser la Méditerranée, mais les gardes-côtes libyens nous ont interceptés. Ils m'ont mis en prison et voulaient 200 dollars pour me laisser sortir. Heureusement, mes enfants m'ont sortie de là, mais j'étais très faible. Je ne veux pas mourir, alors j'ai décidé de tenter ma chance une deuxième fois. J'ai payé 1500 dollars, les passeurs nous avaient promis qu'il y aurait un téléphone satellite, un GPS et des gilets de sauvetage. Il n'y avait rien de tout cela. Au moment du départ, l'un d'eux s'est énervé et a même jeté les bouteilles d'eau par terre en disant: "Pas d'eau pour vous!" Après quatre heures en mer, le moteur a pris feu, ma jambe a été brûlée, et l'embarcation prenait l'eau. Après dix heures, vous êtes arrivés. Nous avons cru que vous étiez les gardes-côtes libyens, nous avons pensé: "Nous sommes en train de mourir de toute façon, alors qu'ils viennent." Mais c'était vous. Je

dois arriver en Europe, parce que je veux vivre, et j'ai besoin de cette greffe du foie pour cela. Je n'ai plus d'autre choix, j'ai déjà vendu ma maison pour survivre, et si je rentre chez moi, je serai arrêtée. »

Pour différentes raisons, ces passagers semblent tous pris entre les deux impossibilités en miroir: celle de rentrer chez eux et celle de retrouver une vie normale ailleurs. Est-ce acceptable? L'Union européenne n'a-t-elle vraiment aucune solution pour eux? Dans son livre *L'Amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes* (2004), le sociologue Zygmunt Bauman écrit que les migrants, poussés à fuir leur pays mais refusés à l'entrée de tout autre, « perdent leur place sur Terre, ils sont catapultés dans un nulle part [...], un lieu sans lieu, qui existe de lui-même, est fermé sur lui-même ». En franchissant des frontières interdites, ils se trouvent dépourvus de leurs droits: leur situation de voyageurs apatrides est à la fois errante et figée. Leur existence en est comme liquéfiée, il n'y a plus rien de solide à quoi se raccrocher, sinon de fragiles espérances.

« Je suis père de famille en Europe, c'est ma seconde traversée de la Méditerranée. Bien sûr, j'ai repris la route sans hésiter. Je veux voir ma fille grandir »

GASTON, MIGRANT DE 39 ANS RECUEILLI PAR L'OCEAN VIKING



Un petit Syrien de 1 an et demi sorti d'une embarcation remplie d'eau.

## VENDREDI 7 AOÛT DERRIÈRE LES FRONTIÈRES POLITIQUES

**Cela fait maintenant une semaine que nous dérivons au large des côtes italiennes dans l'attente d'être autorisés à débarquer quelque part en Europe.** La réponse traîne pendant que les rations alimentaires diminuent à vue d'œil et que l'état de santé de plusieurs passagers se dégrade rapidement. Au cours des derniers jours, nous avons demandé deux évacuations médicales d'urgence au gouvernement italien: pour une femme enceinte notamment et pour cette Syrienne qui souffre du foie. Son attente d'une greffe est-elle vraiment réaliste?

Ce temps de l'expectative et du désespoir est occupé à de longues discussions. Certains racontent avec nostalgie le manque des proches laissés au pays, de ces spécialités culinaires qui ne sont aussi bien réalisées nulle part ailleurs. Et les moments de partage sur la vie d'avant ouvrent sur des questions vertigineuses sur celle d'après. Quelques-uns nous demandent ce qui les attend une fois qu'ils seront arrivés sur le sol européen. À leur grande stupeur, nous ne savons pas vraiment quoi leur répondre.

Peu d'entre eux sont au courant des procédures administratives européennes et même françaises. Je me trouve moi-même désarçonné face aux questions. Quelles sont les cases à cocher pour espérer obtenir l'asile? Quelles sont seulement celles qui sont indispensables pour prétendre pouvoir postuler et avoir une chance d'être retenu? Je n'en sais strictement rien. Devrais-je leur raconter, toutefois, le peu que je comprends de ce qu'il se passe chez nous? Évoquer la « jungle » de Calais, dans le nord de la France, les camps de migrants surpeuplés et insalubres de Lesbos en Grèce ou encore la situation dramatique de Lampedusa en Italie? L'avenir de ces migrants promis à de longues files d'attente stagnantes me paraît, en réalité, loin d'être radieux. Mais comment leur faire comprendre la situation réelle, alors qu'ils projettent sur l'Europe des images de prospérité et qu'ils ne peuvent plus faire marche arrière?

« Les camps de réfugiés se glorifient d'une nouvelle qualité : un "éphémère figé", un état continu, durable, du temporaire, une durée rapiécée avec des instants dont aucun n'est vécu comme un élément de, et encore moins une contribution à, la perpétuité », analyse Zygmunt Bauman. Telle est sans doute la plus grande tragédie de l'hospitalité à l'europpéenne: désemparés face aux vagues d'arrivée successives, incapables de s'entendre sur une position commune et une stratégie coordonnée, les pays de l'Union ne savent pas où aller. On atermoie, •••

•• on réfléchit, on arbitre et on juge les situations de chacun au cas par cas, sans que les conditions d'accueil ne soient clairement énoncées. La tendance actuelle est à la réduction drastique du droit d'asile, au rejet catégorique de ceux qui sont appelés « migrants économiques ». Par ailleurs, on justifie la fermeture drastique des frontières par des considérations électorales, par la crainte de voir augmenter les voix des partis populistes d'extrême droite fleurissant un peu partout. En somme, tout se passe comme si, sans nous avouer à nous-mêmes que nous ne sommes pas prêts à assumer les conditions d'une hospitalité inconditionnelle, nous refusons en même temps d'explicitier celles d'une hospitalité conditionnelle, réduite et réglée. Dans une sorte de panique morale, nous essayons de faire de notre absence de stratégie notre viatique.

Les Européens s'insurgent volontiers contre le mur voulu par Donald Trump entre les États-Unis et le Mexique, ou encore contre celui qui sépare Israël de la Palestine. Cependant, nos frontières sont à la fois plus insidieuses et plus létales. Refusant d'accueillir, mais aussi de dire que nous refusons l'accueil, nous déléguons la gestion d'un flux migratoire incontrôlable à quelques esclavagistes libyens, au hasard de la mer et de l'action humanitaire, tout cela pour accumuler les laissés-pour-compte et nous retrouver avec des étrangers en situation irrégulière à la marge de nos sociétés, sans permis de séjour ni de travail, dont la présence est récupérée comme un argument pour la rhétorique de la xénophobie.

Ce refus de choisir nous fait entrer dans un cercle vicieux et nous mène à des situations si cruelles qu'elles semblent défier toute logique. En atteste l'histoire de Gaston, un Camerounais de 39 ans rencontré à bord: « Je suis père de famille en Europe, c'est ma seconde traversée de la Méditerranée. Je suis arrivé pour la première fois au Luxembourg en 2011, j'y ai travaillé dans le bâtiment. Malheureusement, j'étais sans papiers et je ne pouvais pas les obtenir, parce que je travaillais illégalement: on était plusieurs à bosser sur le même contrat. La société pour laquelle je travaillais m'a proposé plusieurs fois de signer un CDI, mais je ne pouvais pas faute de papiers, alors je trouvais des excuses pour rester en intérim sur le contrat de mon ami. J'ai rencontré ma compagne là-bas, nous avons une fille de 1 an et demi maintenant, toutes les deux sont encore au Luxembourg. Je ne pouvais pas non plus espérer être naturalisé de ce fait, parce que je suis déjà marié au Cameroun, je l'ai été de force quand j'étais jeune. Toute cette vie a duré neuf ans, jusqu'en 2020. Un jour, mon employeur a eu un

Une Syrienne de 53 ans dans les bras de l'infirmière de l'*Ocean Viking*, juste avant son évacuation médicale d'urgence vers l'Italie pour des problèmes de foie.



« En mer, les migrants sont vulnérables, ils se livrent sans limite. Une fois que nous arrivons à terre, ils se referment complètement. C'est toujours comme cela »

UN MEMBRE DE L'ÉQUIPAGE DE L'OCEAN VIKING

*contrôle, je me suis fait repérer. J'ai passé trois mois en détention provisoire avant d'être expulsé et renvoyé par avion au pays. Bien sûr, j'ai repris la route sans hésiter. Je veux voir ma fille grandir. »*

### MERCREDI 11 AOÛT LE DÉBUT D'UNE NOUVELLE ODYSSEE

**Aujourd'hui, nous débarquons les deniers naufragés au port de Pozzallo, dans le sud de la Sicile.** Au total, le débarquement a duré quatre jours dans une ambiance protocolaire mêlant tests anti-Covid, prises de photos et remplissages de fiches de renseignements pour ces quelque 500 personnes qui seront finalement parvenues à entrer en Europe. Très vite, la joie d'être arrivé a disparu pour laisser place à l'inquiétude. Détail révélateur, les visages se ferment, les sourires disparaissent, chacun se mure dans le silence. Sans doute une grande part de ces naufragés ne voudra jamais raconter à quiconque ce qu'ils ont pu endurer. « En mer, les

*migrants sont des plaies ouvertes, vulnérables, ils se livrent sans limite. Une fois que nous arrivons à terre, ils se referment complètement. C'est toujours comme cela »,* me confie un membre de l'équipage, confirmant mon impression.

Certains ont compris qu'ils n'ont que très peu de chance d'obtenir l'asile politique, qu'ils devront probablement vivre en clandestins. Quelques-uns préfèrent jeter leur passeport par-dessus bord, dire qu'ils n'ont que 17 ans pour avoir droit au statut plus indulgent de mineur non accompagné. Presque tous, hormis ceux qui rejoignent un proche arrivé avant eux, n'ont aucune idée de l'endroit où ils iront ce soir et dans les prochains jours, les prochaines semaines. Il est étonnant de voir ainsi des hommes et des femmes se diriger pieds nus vers un car aux vitres fumées, encerclé de voitures de police blindées, avec seulement une couverture sous le bras. C'est ainsi qu'ils avancent vers leur nouvelle vie. Devant ce spectacle, on ne peut s'empêcher de penser que leur périple ne fait que commencer. •